

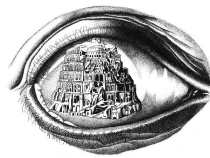
LINX

n° 74/ 2017-1

Revue des linguistes
de l'université Paris Nanterre

Claudine Normand, une vie dans le langage

Sous la direction de
Driss ABLALI et Frédérique SITRI



! Université
• Paris Nanterre

Revue LINX
Université Paris Nanterre
200, avenue de la République
92001 Nanterre Cedex
France

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Mustapha KRAZEM

SECRÉTARIAT DE LA REVUE

Adeline CADO

COMITÉ DE LECTURE DU N° 74

M. Arrivé, S. de Vogüé, R. Camus, D. Ducard, J.-J. Franckel, R. Mahrer, J.-F. Jeandillou,
D. Le Pesant

PRIX DU NUMÉRO :

Particuliers : 15 € + port
soit pour l'Europe, l'Algérie, le Maroc et la Tunisie : 19,5 €
et pour les autres pays : 22,5 €
Institutions : 10,5 + port.
soit pour l'Europe, l'Algérie, le Maroc et la Tunisie : 14,5 €
et pour les autres pays : 17,5 €.

Vous êtes un particulier

- Vente directe : tgiotmik@u-paris10.fr
- Vente en ligne : Comptoir des Presses d'universités, www.lcdpu.fr/editeurs/pupo
- En librairie en précisant les références de l'ouvrage

Vous êtes libraire ou professionnel : Réassort ou commande, contacter notre diffuseur/
distributeur, CID-FMSH-Diffusion.

Pour tous renseignements, contacts, propositions d'articles (Mél) : linx@u-paris10.fr

Dessin de couverture : Michel GALMICHE

© Département des Sciences du Langage,
Université Paris Nanterre, 2017

Sommaire



Présentation	9
Driss Ablali, Frédérique Sitri	
L'histoire d'un <i>truc</i>	17
Dominique DUCARD	
Vouloir dire	39
Jean-Jacques FRANCKEL	
Rendre visible des réalités linguistiques	67
Claire A. FOREL	
Sémiologie de la chaleur	77
Sémir BADIR	
D'« autonomie » à « citoyenneté » : le lexique comme indicateur de l'évolution de l'éducation	97
Mustapha KRAZEM	
Le linguiste et l'invention du langage	115
Márcia ROMERO	
Système et systémativité chez Ferdinand de Saussure	129
Estanislao SOFIA	
Du signifiant comme structure : Lacan lecteur de Saussure	149
Anne Gaëlle TOUTAIN	
Greimas lecteur de Saussure	163
Michel ARRIVÉ	
Sur la notion de « sujet » chez Benveniste	175
Irène FENOGLIO	
Benveniste, théories d'un enchantement	189
Patrick DAHLET	
Une lecture de <i>Métaphore et concept</i>	205
Antoine RUSCIO	
Rencontre empêchée à Duino : témoignage à partir de bribes	225
Philippe DEPONDT	

Sémiologie de la chaleur

Sémir BADIR
FNRS – Université de Liège

Dans le présent essai, on se propose, à l'instar de Barthes, « d'ouvrir un dossier » destiné à la chaleur et à l'expérience qu'on en a. C'est à une sorte d'exploration qu'on invite le lecteur. On se laissera conduire par un état de langue — celui de la langue française d'aujourd'hui — en gageant que la chaleur peut se donner à comprendre sans autres repères pour son examen que ceux du sentiment linguistique. Dès lors en effet que son expérience est *a priori* partagée par tout un chacun, suivant un très grand nombre de conditions et de circonstances, au sein de cette langue française appréhendée comme un trésor, on cherchera à répondre à la question : qu'est-ce (au juste) que la chaleur ?

Mots-clés : Chaleur, sémiologie, langue ordinaire



1. SUR LA CHALEUR

Je voudrais, à l'instar de Barthes, « ouvrir un dossier » que je destine à la chaleur et à l'expérience qu'on en a. C'est à une sorte d'exploration que je me prépare. J'abandonne d'emblée toute tentative de travail méthodique, mais non tout souci de progrès, et j'essaierai de me laisser conduire par un état de langue – celui de la langue française d'aujourd'hui, en l'occurrence. On peut gager en effet que l'expérience de la chaleur peut se donner à comprendre sans autres repères pour son examen que ceux du sentiment linguistique parce que l'expérience de la chaleur est *a priori* partagée par tout

un chacun, suivant un très grand nombre de conditions et de circonstances, au sein de cette langue française qui nous est commune et à partir de laquelle, comme un trésor, je chercherai donc à répondre à la question : qu'est-ce (au juste) que la chaleur ? À *partir de* et non *d'après*, cependant : partant de la langue, je m'appête à interroger également ces conditions et circonstances ainsi que le ferait un encyclopédiste du sens commun.

Dans *Petite grammaire du quotidien*, Claudine Normand a montré tout le bénéfique que l'on peut tirer d'un enseignement par la langue. Celui-ci nous fait apprécier, quand il ne nous les révèle, les valeurs régulant la vie sociale. Connaissance empirique et connaissance langagière sont solidement arrimées l'une à l'autre : elles se calent ensemble, l'une en guise de référence, l'autre au moyen d'expressions – ou plutôt d'*anaphores*, comme le suggère Normand, car c'est par leur reprise que les expressions langagières insistent sur leurs valeurs et garantissent de ce fait une certaine cohésion du réel. Là-dessus je renvoie volontiers le lecteur à l'étude sur le pronom *en* contenue dans *Petite grammaire du quotidien*¹, où Normand s'attache à montrer, par l'exemple, comment la langue parvient à saisir une réalité changeante et fuyante et assure de ce fait « la continuité de la référence (celle du sujet, celle du monde) » (109-110).

L'intrication de la langue et d'un monde vivant est au demeurant au cœur de l'ouvrage de Jean-Claude Coquet, *Phusis et Logos*². Le dialogue, nourri par la lecture commune de Benveniste, que Normand et Coquet avaient engagé à partir de la thèse de la nature différentielle du langage, et pour un nouvel examen qui tempère cette thèse et la rend impure, invite à une conception dynamique, un va-et-vient récurrent, entre l'étude du langage et la questionnement, phénoménologique ou psychanalytique, du vécu. C'est cet échange entre les mots de la langue et les choses de la vie qui sert de guide à cette petite étude sur la chaleur.

S'il fallait en croire les dictionnaires, ce qu'il y aurait à savoir à propos de la chaleur serait d'abord des choses scientifiques, à la fois techniques et abstraites ; un savoir issu de la physique, lié aux grands principes modernes de la thermodynamique. Ce savoir-là s'avance, dirait-on, par défaut, voire par principe. Il me fait penser à ces religions où il convient de parler d'abord du dieu avant que de s'intéresser aux hommes. Ce sont bien les hommes pourtant qui ont inventé la physique de la chaleur, à dessein de se

1. Hermann, 2010 : 101-122.

2. Presses Universitaires de Vincennes, 2007.

représenter l'irreprésentable. Toujours, les hommes sont les premiers et les derniers acteurs de leur savoir.

La science supplante dans les dictionnaires deux ou trois autres formes de savoir. Il existe ainsi, mais seulement en second lieu, une connaissance empirique de la chaleur, liée aux sensations et aux sentiments éprouvés à son contact. Cette connaissance d'état est conjointe à une connaissance d'action, toute pratique, qui détermine ce qu'il est possible de faire avec ou contre la chaleur, pour en jouir ou pour s'en protéger. En somme, la lexicographie nous invite à passer des causes aux effets.

Le dernier type de savoir déposé dans les dictionnaires consiste en ce que la langue nous enseigne sur la chaleur à travers des renvois aux formes morphologiques dérivées qu'on trouve en fin de notice –*chaud, chaleureux ; chauffer, échauffer, échauder, chaloir*. Ces renvois s'articulent autour de la base lexicale en donnant à voir, simplement par l'éventail des formes en présence, la possibilité d'usages différenciés en discours et les nuances sémantiques que ces différenciations instruisent.

Je demandais hier à un ami cinéaste quels sont les films lui passant par la tête où la chaleur jouerait un grand rôle. Se prêtant gentiment au jeu, il me cite d'abord *Gerry* (un film de Gus Van Sant sorti en 2003), sorte de huis clos mais en extérieur, où deux amis cherchent désespérément à sortir du désert où ils se sont perdus ; puis, *Melancholia* (de Lars Von Trier, 2011), dont la fin coïncide avec celle de notre monde, la Terre s'embrasant en un souffle immense quand elle entre en collision avec la planète Melancholia ; enfin, avec une hésitation certaine, mon ami évoque les scènes d'amour physique que tant de films ont cherché à représenter.

Mon ami a spontanément réagi selon l'ordre dans lequel le lexicographe du *Robert* a disposé les différentes acceptions du mot *chaleur*. C'est de la chaleur comme en traite la physique dont il est question dans les deux premiers films : chaleur du soleil et du feu, avec le désastre sublime qu'elle est capable d'infliger aux choses et aux êtres (ces films s'achèvent avec la mort du personnage principal) ; et c'est seulement ensuite qu'il a évoqué l'« ardeur des sens » qui rend la chaleur proche et favorable à l'expérience humaine dans la vie sociale.

La langue, en sus des dictionnaires, confirme que les astres peuvent avoir une influence sur la vie humaine. Quand on *meurt de chaud*, on ne le doit à rien d'autre, semble-t-il, qu'au fait d'exister, d'être ici-bas, sous le soleil, sans qu'aucun accident nous arrive ou que nous nous soyons mis en dan-

ger par quelque acte inconsidéré. Certes, on peut juger excessif l'emploi de *mourir* dans cette expression, même si on peut mourir par insolation ou par déshydratation, ou encore d'un coup de chaleur (mais ce n'est pas la même chose que mourir de chaud, puisque, justement, d'autres mots existent pour le dire). Il ne s'agit pourtant pas d'une image. Pour mourir, il faut rendre quelque chose et ce n'est pas forcément l'âme ou l'esprit. *Je suis mort de chaud* : mon énergie est épuisée, tout désir est réduit. Je n'existe plus, semble-t-il, que pour en rendre compte ; je performe l'anéantissement de ce qui fait de moi un être vivant.

On crève de chaud, il fait chaud à crever sont peut-être plus expressifs encore, car l'homme s'apparente alors à un nuage, à un sac, à un pneu. Le corps manque à sa fonction de contenance, à sa capacité d'enveloppement, et le souffle de vie, à la fois volonté et puissance (le *pneûma* des Grecs), s'en échappe malgré lui. Ou bien, au contraire, la circulation de l'air en lui et autour de lui s'arrête et c'est alors sa porosité, ses voies d'échange avec le milieu qui sont mises en défaut : *on étouffe là-dedans, on suffoque de chaleur*.

Extinction, affaissement, cloisonnement : la chaleur nous prive du mouvement par lequel notre corps n'est pas seulement réceptacle passif mais activité propre vis-à-vis de son entour. Du moins est-ce l'enseignement que nous tenons des locutions verbales examinées.

Certes les effets de la chaleur ne s'exercent pas uniquement sur les êtres humains. La définition physique de la chaleur offre à l'imagination un grand nombre de figures où l'action du soleil et du feu s'étend sur les espaces naturels et les lieux culturalisés, par exemple des incendies et des déserts, des plages avec palmiers et des hammams. Mais peut-être admettra-t-on, comme je suis moi-même enclin à le faire, que les représentations de ces causes et effets font obstacle à la représentation de la chaleur elle-même ; elles prennent toute la place et occupent l'esprit du spectateur ou du lecteur. Pour représenter la chaleur avec quelque chance de la donner à éprouver pour elle-même, il me semble qu'il faut vider l'image ou le texte de toute action. Alors la présence d'hommes et de femmes en ces lieux s'avère nécessaire afin de montrer combien l'apathie s'est imposée.

Je songe à la grande scène de bal qui clôture *Le Guépard* de Luchino Visconti (sorti en 1963). La chaleur oblige les danseurs et danseuses à s'arrêter, à rejoindre les salons pour s'éventer (les dames), pour s'éponger (les messieurs). Et quand Tancredi tend un mouchoir mouillé de sueur à Angelica, qui est devenue sa femme, toute distance est abolie entre eux ; il

n'y a plus même cette intimité qui rapproche et condense en écartant la partie tierce. Ils sont morts l'un pour l'autre, sans énergie, sans volonté – morts de chaud.

La sensation est plus douce sans doute mais non moins contraignante pour les deux demoiselles venues se rafraîchir sur les bords de Seine dans l'Été de Gustave Courbet, grande toile présentée au Salon de 1857 que l'on peut admirer au Petit Palais, à Paris. Étendue dans sa robe de crinoline, somnolente et défaite, l'une d'entre elles semble complètement s'abandonner à la chaleur ambiante.

Même imaginaire en littérature : lorsqu'Albert Camus rappelle des jours d'enfance à Alger, c'est pour évoquer un « monde chloroformé par la chaleur, et tous les hommes et les animaux étaient sur le flanc, inertes » (*Le Premier Homme*, Gallimard, 1994 : 45).

La chaleur ambiante peut être stimulante, à condition d'être domestiquée, sinon même personnalisée. À la douceur maternante du chez soi anglais (*Home, sweet home*), la langue française préfère une représentation centrée et rayonnante : la *chaleur du foyer*, bien vite, désigne non seulement le feu dans l'âtre mais également la source même d'énergie de la vie sociale, en couple (*foyer conjugal*) comme en famille (*foyer familial*). Plus elle s'intériorise, plus la chaleur paraît bénéfique : *être bien au chaud, ne pas être chaud pour, chaleur d'un regard, d'un sourire, répondre avec chaleur*.

Encore faut-il distinguer intériorisation et internalisation, c'est-à-dire qu'il faut composer avec deux manières d'accueillir la chaleur en soi, deux degrés d'incorporation. Une chaleur strictement physiologique demeure facteur de trouble : trouble pathologique (le *TLFi* cite cette phrase de *L'Éducation sentimentale* : « Le soir même, il fut pris d'une grande chaleur dans la poitrine, avec une oppression à ne pouvoir se tenir couché »), agitation sexuelle (dans le *Journal* de Michelet : « C'était une chaude femelle. Impudique et imprudente, elle prenait partout son plaisir »), accès nerveux (*Journal intime* d'Amiel : « Une fois ma chaleur passée, je reviens de moi-même à la tolérance »). La bonne chaleur au contraire est une communication sociale, une manière d'accueillir l'autre en vous, soit que *dans la chaleur des débats* vous ayez eu l'occasion de dépasser votre forme ordinaire, soit que *la chaleur de l'amitié* ait rendu tout le monde content. Quant à la *chaleur de l'âme*, elle n'existe qu'à condition d'être manifeste.

On le voit, l'évaluation axiologique de la chaleur n'est pas simple, même si, en discours, sa valeur, bénéfique ou maléfique, n'est pas ambiguë. La

chaleur externe joue en notre faveur ou contre nous, et lorsqu'elle se trouve en nous elle peut être euphorisante comme angoissante.

Si nous tournons à présent notre attention vers la physiologie de la chaleur, nous reconnaitrons bientôt qu'elle est une des moins stabilisées. Comment nous recevons la chaleur en nous, on ne le sait pas très bien. On la rapproche tantôt d'autres sens, tels le goût ou l'odorat, étant donné que les capteurs de réception de la chaleur sont de nature chimique, tantôt on en fait une sensation à l'instar de la douleur ou de la fatigue, parce que sa réception est polymodale, s'effectuant tant au niveau de la peau (épiderme, derme et, dans les tissus profonds, terminaisons nerveuses des glandes sudoripares) qu'au niveau des os et des viscères³. Deux grands facteurs raisonnent la physiologie de la chaleur parmi les espèces d'êtres vivants : (i) la variation ou la stabilisation de la température en fonction du milieu ambiant ; (ii) la régulation interne de la chaleur. Généralement, ces deux facteurs sont complémentaires : la température est stable quand elle est régulée, variable quand elle dépend du milieu. Ainsi, les êtres humains, comme presque tous les mammifères ainsi que les oiseaux, sont dits « homéothermes » : ils régulent leur chaleur à une température à peu près constante. À l'opposé, les poissons, les insectes et la plupart des végétaux ne produisent pas de chaleur et leur température varie en fonction du milieu ; ils sont dits « poïkilothermes ». Deux types de mélange sont toutefois à prévoir : des « ectothermes » dont la température corporelle, sans être régulée de façon interne, ne varie pas, dès lors que celle du milieu ambiant ne varie pas non plus (cas des poissons en eau froide) ; et des « hétérothermes » dont la régulation interne de chaleur varie en fonction des cycles (hibernation du hérisson) et des besoins (léthargie due à une carence alimentaire chez le jeune martinet noir).

Les végétaux ont sans doute des sens mais on imagine plus difficilement qu'ils aient des sensations. Certains d'entre eux sont capables de produire de la chaleur. C'est ainsi qu'Alphonse Pyrame de Candolle, dans sa *Physiologie végétale* (1832), a étudié la chaleur que dégage la spathe d'un arum –le « capuchon de moine » qui se rencontre au bord des chemins. Supérieure à

3. J'ai trouvé des informations utiles dans le compte-rendu qu'Alfred Binet a fait de trois ouvrages consacrés à la physiologie de la douleur : « C.-A. Strong, *La psychologie de la douleur* ; Herbert Nichols, *Nerfs de la douleur* ; L. Oppenheimer, *Douleur et sensations thermiques* », *L'année psychologique*, 1895, vol. 2 : 706-710, ainsi que sur le site Wikipédia (entrées *Sens (Physiologie)*, *Sensation*, *Thermogenèse*, *Thermorégulation*, *Homéotherme*, *Ectotherme*, *Poïkilotherme*).

l'air ambiant de sept degrés, cette chaleur végétale s'explique par la combustion de l'oxygène grâce au carbone contenu dans la plante. À quoi cette chaleur peut-elle servir ? Les expérimentations partagées entre de Candolle, de Saussure (Théodore, pas Ferdinand...), Raspail et Lamarck, parmi d'autres savants, semblent orienter vers une facilitation de la fécondation⁴. Comme quoi l'« ardeur des sens » est largement partagée dans le règne du vivant, ou du moins telle en décide l'hypothèse des botanistes. *A contrario*, il n'est pas nécessaire d'avoir la capacité de réguler sa chaleur interne pour en ressentir la sensation, ainsi qu'en témoignent les lézards se chauffant au soleil, ou les abeilles quand elles font vibrer leurs ailes pour aérer la ruche. On aurait donc du mal à voir une « évolution » dans les différents modes physiologiques de captation et de production de la chaleur, et l'on ne saurait à son endroit donner la prévalence au sens sur la sensation ou vice versa.

Après ce paragraphe « faune et flore », revenons à nous. La chaleur est sentie (selon le sens) non moins que ressentie (comme une sensation). Elle appartient, pour reprendre la topique sémiotique proposée par Jacques Fontanille dans *Soma et Séma*⁵, au corps propre qui, à travers les sens, soutient la constitution de notre identité, non moins qu'à la chair formable et déformable, laquelle ressent ce qui la meut selon les modalités de l'action et du sentiment. Si, par exemple, vous avez l'impression de cuire sous le soleil austral, c'est une affaire de contact avec votre Soi-peau. De même, si vous manquez d'étouffer dans la moiteur de Manaus ou que vous avez l'impression de suffoquer dans un sauna à 95°, il n'y a là que des représentations de votre corps sentant. Mais la sueur, la langue sèche, la contraction, la nausée, l'apathie sont autant d'empreintes de la chaleur que ressent votre Moi dans sa chair.

L'insensibilité thermique n'est pas répertoriée parmi les déficiences congénitales. De fait, il est extrêmement rare qu'un homme soit, de naissance, totalement insensible à la chaleur. S'il l'est, il le sera aussi à la douleur⁶, ce qui rend très difficile son diagnostic – et aléatoire l'enseignement que nous pourrions en tirer.

4. Alphonse Pyrame de Candolle, *Physiologie végétale ou Exposition des forces et des fonctions vitales des végétaux*, Paris, Béchot Jeune, 1832, tome 2 : 551-554. L'ouvrage est librement disponible sur Google Books.

5. Paris, Maisonneuve & Larose, s.d. Voir en particulier les pages 36-42 et 110-112.

6. De tels cas dits de « polyneuropathie » sont encore peu documentés et incomplètement décrits dans la nosographie clinique (d'après Nicolas Danziger, « L'insensibilité congénitale à la douleur », *Neurologie.com*, 2009, I-4 : 122-124).

Faut-il toutefois supposer que tous les hommes que Platon a enfermés dans sa caverne aient été atteints d'un tel mal ? Ils n'auraient pas manqué, sinon, de sentir derrière eux la chaleur de ces grands feux capables de projeter leurs ombres devant eux. Ravivons le souvenir de cette allégorie. Platon a inventé un scénario dans lequel des êtres humains seraient dans l'impossibilité de départager les apparences (l'ombre et l'écho des choses) de la réalité (ces choses elles-mêmes). Il a enchaîné ces hommes à leur siège de telle manière qu'ils soient empêchés de mouvoir jusqu'à la tête, vers la gauche ou la droite. Il les a en somme totalement privés de mouvement, partant de corps, dans l'acception charnelle qui peut être la sienne, celle qui fait de nous des entités mobiles ressentantes. Nous pourrions nous demander si, en réduisant leur Moi, Platon a aboli du même coup leur Soi. C'est probable mais ne va pas dans le sens de l'allégorie, puisque ces hommes ne sont pas privés d'intelligence, comme le confirme la suite de l'histoire. Notre question est plutôt de savoir si, véritablement, on pourrait faire accroire à ces hommes que toute leur réalité propre se situe devant eux, en ombres projetées, suivant le compte de leurs yeux, et que la réalité du monde se donne en échos, selon les perceptions de leurs oreilles. À moins que ces hommes aient si peu de vraisemblance qu'ils ne doivent ni boire ni manger, ils ressentiront en eux tantôt douleur tantôt chaleur bien-faisante, et cela suffit, il me semble, à ce qu'ils ne doutent pas du lieu qu'ils occupent, quelle que soit la manière dont leur Soi se le représente.

Admettre cela n'a rien d'anodin, même pour la métaphysique spéculative que développe Heidegger à partir de cette allégorie⁷. Heidegger tire en effet des feux, puis du soleil, l'origine même du réel, leur vérité – leur « être ». Ce faisant, il vise en eux leurs vertus éclairantes, leur rapport à la vision humaine : c'est le soleil, *in fine*, qui fait advenir les choses à nos yeux, alors même que nous ne pouvons le fixer sans en être ébloui (et tel est aussi le cas, selon lui, de la vérité dont il est le support matériel). Mais le soleil, les feux ne font pas qu'éclairer : ils chauffent aussi. Or, en tant qu'animaux homéothermes, nous avons un tout autre rapport à la chaleur qu'à la lumière. Et ce rapport à la chaleur détermine également notre rapport au monde, à sa réalité, sa vérité, son être même. Non seulement la chaleur jointoie le Soi et le Moi et fait que cette distinction, partout opérante, tombe pour elle, mais elle fait aussi que le Soi et l'autre ont tous deux des

7. Heidegger a commenté avec beaucoup de verve l'allégorie de la caverne dans son cours de 1931-32 repris sous le titre *De l'essence de la vérité* (Gallimard, 2001). L'allégorie de la caverne, quant à elle, se lit au début de Livre VI de *La République*.

corps qu'elle conduit l'un vers l'autre, ou l'un dans l'autre. Les causes physiques de la chaleur ne sont pas seulement dues aux astres ; elles se trouvent en nous, en *chacun* de nous.

La première propriété que nous reconnaissons à la chaleur serait celle-ci : elle circule dans les corps et entre les corps. Selon la physique moderne, certains corps sont plus conducteurs de chaleur que d'autres, mais nous pouvons certainement renverser la perspective et affirmer que c'est la chaleur qui se trouve meilleure conductrice avec certains corps qu'en d'autres. La langue ordinaire soutient volontiers une telle assertion, car la chaleur est souvent l'agent d'une circulation et d'une distribution dans et entre les corps, comme selon l'exemple, déjà évoqué, d'une *chaleur animant les débats*, et ces autres : *chaleur qui monte au visage, vague de chaleur, souffler le chaud et le froid*.

Dans des temps pas si reculés, les physiciens concevaient d'ailleurs la chaleur comme un fluide élastique, un gaz sans masse, et leur débat, durant deux siècles, a consisté à déterminer si elle pouvait être un constituant premier (le phlogistique de Becher) ou plutôt un produit (le calorique chez Lavoisier). La première propriété de la chaleur est une reformulation thermodynamique de cette élasticité impondérable : la chaleur a une extensibilité illimitée.

La chaleur, en effet, a cette caractéristique tout de même remarquable de ne pas considérer la limite des corps. Sa circulation est indifférente à la distinction que fait la langue entre *dans* et *entre* et avantage *parmi*. Plongé dans un bain très chaud, le délassement du corps est tel qu'il ne perçoit plus, il ne sent pas grand chose non plus : il a l'air de se fondre dans le bain, parmi sa chaleur. Le beau livre de Raúl Dorra, *La maison et l'escargot*, fait état d'un corps qui ne serait plus percevant ni sentant mais *latent*, non éveillé, anesthésié⁸. Car il faut bien un corps pour s'évanouir et pour s'abandonner. Le corps latent perd un peu de ses limites : une série illimitée de sensations roule sur lui, que les sens seraient en peine de confirmer. La chaleur peut conduire un tel roulement et nous donner à l'éprouver sans perte de conscience, rien que par la stimulation de la porosité corporelle.

Nous aurons à revenir sur cet état d'illimitation mais, suivant le projet cher à Barthes de la spirale bathmologique, occupons-nous à présent des rapports que la chaleur entretient avec les cinq sens traditionnels. En fait,

8. Cf. Raúl Dorra, *La maison et l'escargot*, Paris, Hermann, 2013 : 90-92

la chaleur est reliée à chacun d'eux. La vue : une vidéo de Bill Viola, que l'on a pu admirer lors de l'exposition rétrospective qui a eu lieu à l'hiver 2013-2014 au Grand Palais (en face du Petit, oui, toujours à Paris), *Chott El-Djerid* (1979), montre une silhouette semblant marcher à notre rencontre. Ce qui empêche tout d'abord de s'en assurer, outre l'éloignement du sujet, ce sont les vibrations de l'image, les nappes ondulantes et miroitantes de la chaleur du désert. Car c'est bien la chaleur qu'on voit ainsi : l'image la capte pratiquement comme nous le ferions nous-mêmes et donne ainsi à son spectacle une forme d'objectivité. L'ouïe : Camus encore : « La clameur sourde et ininterrompue du soleil sur la mer » (*Le Premier Homme*, *op. cit.*, p. 44). Métaphore ? En tout cas, métonymie : nous ne sommes pas capables d'entendre le bruit puissant et omniprésent de la chaleur. Sauf peut-être quand celui-ci vient à manquer : il doit y avoir dans le grand froid une qualité sonore distincte de l'ambient, car on n'imagine pas que, depuis un navire voguant aux abords du pôle sud, on puisse entendre, comme sur la Méditerranée, « la clameur sourde et ininterrompue du soleil ». Le froid rend les sons maigres et mats. La chaleur au contraire les dilate, les déforme et les réverbère. Les amateurs de haute-fidélité savent que les conditions de température ambiante agissent sur la qualité du rendu sonore. Cela ne fait pas que la chaleur ait un son, certes, mais on ne peut nier qu'elle y participe : elle participe à la clameur du soleil comme au vibrato des notes d'un violon. La même chose vaut pour l'odorat. Une chaleur *sèche* ou *humide* donne aux habitats et aux environnements une odeur distincte, où la poussière et l'eau se mêlent dans des proportions variables. Évidemment, la chaleur transforme aussi l'odeur des choses, en particulier des aliments cuits. La chaleur connaît alors une variété d'odeurs qui est celle des aliments soumis à son effet. La chaleur n'aurait donc pas d'odeur propre quoiqu'elle intervienne de plein droit dans la catégorisation des odeurs.

La métaphorisation paraît plus grande dans les syntagmes *couleurs chaudes*, *timbre chaud du jeu de guitare de Django Reinhardt*, *odeur chaude du miel* parce qu'on ne voit pas en quoi la chaleur au sens physique puisse en être la cause, même à titre participatif. Le *TLFi* enregistre un emploi dit « figuré » pour rendre compte de ces usages, qu'il décrit comme « *agréable aux sens par sa richesse, ses qualités propres, l'impression de vie qu'il donne* ». La polysensorialité de la chaleur est à même d'exprimer cette richesse et ce dynamisme. Elle constitue une entrée privilégiée pour les expériences synesthésiques (un sens pour un autre) et syncrétiques (plusieurs sens

ensemble). Aussi n'est-ce pas la chaleur qui prend un sens figuré dans les usages susmentionnés mais la couleur, le timbre, l'odeur à quoi la chaleur prête des qualités qui ne sont pas forcément les leurs. La chaleur est au principe de la métaphorisation des sens en raison des propriétés qui sont les siennes : la circulation et la porosité la font passer *indifféremment* et *insensiblement*, du sensible à l'intelligible ou, plus exactement, du figuratif (propre à la représentation) au figural (inhérente à la signification).

Quand on mange chaud, on sent le chaud, pas le goût ; quand on mange froid, on sent le froid, pas le goût. Quand c'est dur, on sent le dur, pas le goût ; quand c'est liquide, on sent le liquide, pas le goût. Donc, déclare triomphalement Alexandre à Veronica, *il faut manger tiède et mou !* La scène se passe au Train bleu, la brasserie de la gare de Lyon, au milieu d'un film de Jean Eustache, *La Maman et la Putain* (1973). La chaleur n'y est pas un thème privilégié, quoique cet été-là à Paris parût chaud. Alexandre, comme à son habitude, fait le paon en passant du coq-à-l'âne. Je trouve pourtant moi aussi que bien des plats sont meilleurs tièdes que chauds, et précisément pour la raison qu'Alexandre en donne : on sent mieux le goût. La chaleur n'a pas de goût, peut-être, mais elle a cette capacité extraordinaire de se substituer au goût. Ce n'est plus de la synesthésie ; c'est de l'esthésicratie⁹ ! Passé un certain degré, la chaleur fait autorité sur les sens ; degré d'élévation, dans l'expérience présente, et surtout degré d'abaissement puisque la chaleur est ce qui agite les molécules, les atomes et tutti quanti. Sans chaleur du tout, c'est-à-dire au degré zéro absolu de température, rien ne passe : ni goût, ni odeur, et pas plus de lumière ou de son. La chaleur semble ainsi représenter pour les sens à la fois une condition de déploiement et une menace de neutralisation.

Faut-il entendre Aristote en ce sens quand, dans *De l'âme* (Livre III, 425a), il dit que le feu ne se rapporte à aucun sens mais est commun à tous ? Car, précise-t-il, *il n'y a pas d'être doué de sensibilité qui n'ait de chaleur*. Il faut de la chaleur en soi et autour de soi, *parmi soi* faudrait-il pouvoir écrire, pour sentir (voir, entendre, goûter, flairer, toucher) ; et comme le feu est à la fois intérieur (par la digestion) et extérieur, il est à la source des deux faces de la subjectivité. *Quand on mange chaud on sent surtout le chaud*, et il se fait que nous aimons ça, généralement ; de même que nous

9. Je cherchais à inventer ce mot, ou un autre qui lui ressemble, et j'ai trouvé, avec Google, quelqu'un qui me dispense d'avoir à le faire: Jean Alphonse en fait une entrée de son *Vocabulaire de métaphysique moderne* (p. 84), publié sous forme de PDF (<http://metascience.fr/cahier6.pdf>) en 2004.

apprécions les boissons dites rafraîchissantes parce qu'elles nous font sentir le froid. Ce n'est pas une question de saveur, même si la réduction du goût peut être appréciée autant que son expansion, et je ne veux pas en donner non plus une explication psychosomatique (rappel du lait maternel ou de la chaleur intra-utérine), même s'il est évident que l'imaginaire entre pour une grande part dans notre alimentation. Je veux juste souligner que, ce que nous sentons, en fait, c'est que les aliments chauds tiédissent dans notre bouche et dans notre corps. Autrement dit, nous avons de la chaleur une perception *active*, transformant ce qui nous est donné en elle ; une perception si près de la conscience qu'elle s'accompagne d'un ressenti (« c'est chaud, c'est bien chaud »). L'activation de ce ressenti inhérent à certaines perceptions suffit à justifier les usages « figurés » de la chaleur (*voix chaude, tons chauds, odeur chaude du miel*). Aucune couleur n'est chaude en soi, et il n'est pas nécessaire, contrairement à ce qu'affirme Aristote, de la ressentir pour la percevoir ; mais, dès lors que la chaleur circule parmi nous, nous sommes à même de déployer une couleur (une voix, une odeur) sur son entour, de la même manière que la chaleur se transforme en nous et par là-même nous transforme, d'une certaine manière.

Le toucher, le cinquième des sens traditionnels, semble à première vue beaucoup avoir en commun avec la chaleur : la chaleur comme sens et sensation, la « thermoception ». Comme celle-ci, le toucher est peu localisable, « introuvable et innommable », écrit Herman Parret¹⁰ ; on touche du doigt, de la main, de la langue, mais aussi par toute la peau, et l'intérieur du corps n'est pas moins sensible au toucher. Comme la chaleur, le toucher accomplit aussi bien une fonction sensorielle interne au corps, « proprioceptive », qu'une fonction d'externalisation. Selon la lecture de Parret, Aristote identifie le toucher à la sensibilité générale (*De l'âme*, Livre II, 424a). La chaleur ne peut dès lors qu'être tangible. Il me semble néanmoins que ce que l'on touche n'est pas la chaleur en elle-même mais un corps qui, *incidemment*, est chaud. Autrement dit, le toucher est affaire de *contact* entre les corps, sinon même au sein d'un corps (proprioception et intéroception) et que le contact suppose la délimitation des corps. Tout au contraire la chaleur surpasse toute limite spatiale ; la chaleur est affaire d'*interpénétration*, de circulation et de transformation. Je sens la chaleur quand elle circule en moi (fût-ce parce que j'ai touché un corps chaud) et qu'elle transforme mon rapport à l'entour.

10. Herman Parret, *Épiphanies de la présence*, Limoges, Pulim, 2006 : 40.

Quand je bois du thé ou du café brûlant, c'est à peine si je le touche de la langue. Je l'aspire plutôt que je ne le touche ; je le filtre et le déglutis à petites gorgées. La substance privilégiée de la chaleur, c'est l'air. Je souffle sur le thé brûlant et puis je l'aspire parce que c'est autant de l'air que du liquide que je bois alors. Et l'illimitation de la chaleur est celle que j'assigne à l'air qui *m'entoure* exactement comme l'eau constitue pour les poissons un milieu *a priori* illimité.

Il est tout de même singulier que l'axiologie de la chaleur soit si instable, et que l'on puisse apprécier, selon les circonstances et les actions, le froid comme le chaud, et parfois même leur préférer le tiède, le glacé ou le brûlant. Les sens traditionnels ne sont pas susceptibles d'une telle variabilité. Il y a des saveurs, des odeurs et des impressions tactiles dont l'appréciation positive restera hautement improbable, quel que soit le contexte. Les expériences des psychologues montrent qu'il en est de même pour certaines formes (asymétriques), certaines couleurs (mêlées) et certains sons (nasillards, quoique cela dépende des langues), ordinairement dépréciés, même si l'objectivation corrélée aux sens de la vue et de l'ouïe semble pouvoir neutraliser le dégoût que l'on en a. Pour les sensations telles que la fatigue ou la douleur, la constance est encore plus nette : elles sont toujours dysphoriques, même si des procès concessifs peuvent renverser, ce qui implique de la présupposer, la valeur négative qui leur est attribuée par défaut. Mais avec le chaud et le froid, les repères sont bien difficiles à poser. Telle couverture de laine, agréable à telle heure, sera repoussée l'heure suivante ; tel cornet de crème glacée, qui nous faisait envie à quatre heures, est délaissé à sept pour un cornet de frites. Et un autre jour, ce sera l'inverse ! L'appréciation varie avec la variation généralisée des états corporels selon les sujets, les temps et les lieux et avec la variété non moins systématique des supports de chaleur : air, eau, aliments, espaces habitables, autres corps animés, que sais-je encore. Sans doute doit-on considérer que cette absence de stabilité axiologique confirme la propriété de circulation de la chaleur. Il faut voir cependant que cette circulation n'est pas sans tension et recherche d'équilibre.

À cet égard, l'enseignement que tire, après des études à Harvard, Henry David Thoreau de deux années d'isolement et de vie en autarcie dans les bois est éloquent. Quels sont, questionne-t-il, les besoins de l'homme pour vivre ? Le Vivre lui-même (la nourriture), le Couvert, le Vêtement et finalement, quoi que ce fut, à l'aube de l'humanité, un luxe, le Combustible. Tous ces besoins ne font en somme qu'entretenir en nous la « *chaleur vitale* ».

Thoreau argumente : « car tandis que le Vivre peut être considéré comme le Combustible qui entretient le feu en nous – et le Combustible ne sert qu'à préparer ce Vivre ou à accroître la chaleur de nos corps par addition venue du dehors – le Couvert et aussi le Vêtement ne servent qu'à retenir la *chaleur* ainsi engendrée et absorbée »¹¹. Ainsi, au beau milieu du XIX^e siècle, il n'y aurait rien de mieux à attendre de la vie qu'un équilibre naturel, lequel raviraient nos écologistes et bionutriciens. Tout le reste n'est que luxe superflu, et même « contre nature », puisque cela ne peut servir à accroître la chaleur : les avantages de la maison, la nourriture abondante, les vêtements raffinés et les feux en surnombre sont des dépenses inutiles, en fin de compte nuisibles à l'espèce humaine considérée dans son ensemble. Thoreau, s'il avait connu les sophistications de l'électrification, aurait certainement jugé la climatisation, qui diminue la chaleur au lieu de l'accroître, tout aussi contre nature. Celle-ci ne fait pourtant que rétablir un équilibre dont toute vie urbaine en pays chaud se passerait difficilement. Quelle conclusion en tirer pour « l'espèce humaine » ? Là encore, il y a tension et précarité au sein même de l'équilibre recherché : la chaleur, quoique elle puisse résumer tous nos besoins (la « chaleur vitale »), semble dénoter une inégalité socio-anthropologique dont on ne croit pas pouvoir rendre compte, du moins pas seulement, ni même pas foncièrement, par l'inégalité des richesses ou par la diversité culturelle.

C'est ce qu'il faut tâcher de mieux comprendre. Comment se fait-il que la chaleur, qui circule sans contrainte parmi les corps, qui les traverse et les rend poreux, soit en même temps sujette à des appréciations variables mais toujours tranchées ? Le bain est trop chaud, la soupe trop froide, le biberon pas assez tiède, et la brise bien douce, ma foi, cet après-midi. On dirait, à chaque fois, que la chaleur n'est rien d'autre que l'évaluation que nous en avons ; car la soupe, supposée « trop froide », est tout de même bien plus chaude que le biberon de bébé, et cette agréable brise de mars est tout de même bien trop fraîche encore pour risquer de laisser sur le balcon ce plant de laurier-rose ramené de Provence l'été dernier. La chaleur, illimitée, semble ainsi, par ailleurs, *constituée* par la limite même du *pas assez* et du *trop*.

Il convient sans doute de considérer ici deux axes, qu'on peut appeler, en bénéficiant des avancées spéculatives de la sémiotique tensive, *axe d'exten-*

11. *Walden ou La Vie dans les bois*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990 : 17.

sité et axe d'intensité¹². Sur l'axe de l'extensité (de l'étendue, si l'on veut, et de fait on peut se contenter de cette paraphrase dans le cas présent), la chaleur est illimitée et peu objectivable. Sur l'axe de l'intensité, en revanche, selon lequel le sujet mesure l'incidence qu'une grandeur a sur lui, la chaleur connaît une telle variation qu'il ne semble pas y avoir d'autre paramètre à prendre en compte pour en fixer la valeur que cette limite même selon laquelle chacun de nous en fixe l'expérience : *ici, maintenant, pour moi c'est chaud ; là, non*. C'est pourquoi l'intensité paraît pouvoir être constitutive de la chaleur. Ce serait là une seconde propriété imputable à la chaleur, et une propriété grandement effective puisque en cela chaleur se distinguerait des autres sens et sensations. Voyons donc s'il est possible de s'en convaincre.

Certes, pour les sons aussi il existe une limite à la perception de l'être humain (incapable d'entendre l'ultrason) et il en est tout autant pour les ondes lumineuses, l'infrarouge n'étant pas visible à l'œil nu. Mais ces limites ne rendent pas l'intensité constitutive pour l'ouïe et la vue au même sens qu'elle l'est pour la chaleur : ce n'est pas des corps « plus » sonores ou « plus » lumineux qui sont perçus par les sens humains mais des corps dont l'intensité sonore et lumineuse est donnée en extension, dans l'espace-temps inhérent à la perception humaine. Il en est de même des saveurs et des odeurs. Sans doute sommes-nous dotés d'une odeur propre qui échappe à notre odorat ; mais les odeurs offrent une variété irréductible à la simple mesure d'une intensité, de sorte que leurs traits (l'âcre, le frais, le rance, le suave...) se distribuent en extension sur les corps dont elles émanent, et non selon le simple clivage d'un soi « sans odeur » et d'un autre plus odorant. Les saveurs fonctionnent de manière analogue, même si les corps doivent être intériorisés pour qu'elles se manifestent au sens du goût. Quant au toucher, l'hétéronomie des sensations qu'il procure (non seulement le chaud et le froid, mais encore le sec et l'humide, le rugueux et le poli, le dur et le mou, toujours selon *De l'âme*) rend presque impensable une caractérisation strictement intensive. Que serait un objet « plus touché » qu'un autre ? L'effleurement et la caresse donnent *a priori* autant sinon davantage de sensations tactiles qu'une pression appuyée ou une bousculade !

12. Je renvoie aux travaux de Claude Zilberberg, notamment au dernier état de sa théorie : *La Structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2012.

Sur le plan de l'intensité, les sensations de fatigue ou de douleur ne sont pas plus comparables à la chaleur que ne le sont les cinq sens traditionnels mais pour une autre raison. La fatigue et la douleur sont strictement proprioceptives. On ne ressent pas, sauf par empathie, c'est-à-dire psychologiquement et non corporellement, la fatigue et la douleur d'autrui. La chaleur est bien quant à elle extéroceptive : ce sont des corps autres que le sien propre qui sont ressentis plus ou moins chauds par notre subjectivité. Il n'y a pas de projection psychique sur cette chaleur mais bien une sensation à l'aune de la chaleur de notre propre corps. Si donc il y a dans tous les cas – fatigue, douleur, chaleur – une mesure intensive caractéristique, seule la chaleur allie cette appréciation à une extensité *a priori* illimitée, tandis que la fatigue et la douleur circonscrivent ordinairement leur sensation à l'extensité du corps propre. De ce fait, c'est seulement pour la chaleur que l'intensité sera donnée pour constitutive, puisque l'extensité n'offre à son endroit aucune caractéristique, aucune limite d'application susceptible de faire la différence entre subjectivité et objectivité.

Une étude sémantique peut corroborer, indirectement, cette approche phénoménologique. À l'encontre de Heidegger, une lecture de Greimas fait de la lumière solaire non l'origine de la vérité mais le règne des apparences, car cette lumière n'est jamais que projetée. La véritable action du soleil, on a déjà eu l'occasion de le souligner, c'est sa chaleur. Dans le conte de Maupassant que Greimas analyse, cela permet de scinder l'espace en deux univers : l'univers objectivé d'un *ciel tout bleu et plein de lumière*, faisant face à l'univers ici-bas, où la *bonne chaleur se verse sur le dos de deux pêcheurs*¹³. La chaleur est du côté de la vie, c'est-à-dire au côté des sujets, à travers les cycles qu'elle institue : cycle des jours et cycle des saisons ; la lumière projetée, du côté de la non-vie, c'est-à-dire des objets.

En insistant un peu là-dessus, on se risquera à proposer les homologations suivantes : ce qui est chaud circule, tandis que ce qui est froid demeure inerte ; l'espace objectivé est un lieu figé et sans chaleur, tandis que l'espace subjectif est animé par des actions. Les représentations que nous nous faisons des objets, si distincts de formes et de couleurs, ne sont-elles pas en effet dénuées de toute chaleur ? Pascal se disait effrayé par le silence des espaces

13. Voir A. J. Greimas, *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Seuil, 1976 : 60 & 80. Greimas insiste sur la frontalité objectivante de la lumière qu'il oppose à la circulation (elle *coule*) par derrière (*sur le dos*), éminemment poreuse (elle se donne sous la forme d'une buée) et incitative (on a affaire à des pêcheurs *enragés*), de la chaleur.

infinis. Il le serait encore davantage, s'il avait vu le film d'Alfonso Cuarón, *Gravity*, par l'extrême froideur qui règne dans le grand vide. Et, au contraire, la voix, les gestes, les mouvements que nous percevons autour de nous ne dégagent-ils pas une énergie supposant toujours quelque chaleur ?

L'opposition sémantique du chaud avec le froid est compliquée. Les paramètres ne sont pas les mêmes, intensifs pour l'un, extensifs pour l'autre. Le thermomètre en montre un exemple. Le thermomètre est réglé sur le froid, qui équivaut à zéro degré, quelle que soit l'unité de mesure établie, Celsius, Fahrenheit ou Kelvin. Mais la qualité de chaleur dépend du rapport que l'être humain entretient avec ce dont la température peut ainsi être mesurée : une bière blonde est déjà chaude à 10°C, alors qu'un bain ne sera pas chaud avant 37° (je prends des exemples contrastés pour la facilité). On aura tôt fait, j'imagine, d'objecter qu'un bain à moins de 30° est donc froid. Mais c'est précisément ce dont je doute. « Froid » ne signifie ici que *pas assez chaud*. J'en prends pour argument que si l'on précise que le bain est *trop froid*, il n'y a pas pour autant augmentation de la froideur. *Froid* et *trop froid* équivalent tous deux à *pas assez chaud*, quelle que soit la température exacte de l'eau. Idem pour ma pils : une bière *chaude* ne s'élève pas d'un degré si elle est dite *trop chaude*. *A contrario*, s'il n'a *pas fait assez froid* telle nuit, par exemple pour skier le lendemain, ce n'est pas ce que le corps humain peut ou non supporter qui importe mais un état objectif de la neige. Mais l'eau, alors, s'entêtera-t-on à me rétorquer, qui bout à 100°C, pas un degré de moins, et les cuissons de tous types ? Eh bien, précisément, il me semble qu'on ne dira pas dans ces cas-là que l'eau n'est pas assez chaude mais plutôt qu'elle n'a pas encore atteint la bonne température. C'est-à-dire qu'on objectivera la mesure indépendamment (et fort heureusement) de tout ressenti. On dira d'un vin qu'il est *trop froid* s'il est objectivement réfrigéré à trop basse température et qu'il demande à tiédir un peu. Mais pourrait-on dire d'un vin qu'il est *trop frais* ? Cela n'a pas beaucoup de sens parce que, dans ce cas, c'est le ressenti humain qui compte.

Frais, davantage que *froid*, s'oppose en discours à *chaud*, de même que *fraîcheur* à *chaleur*, *fraîchement* à *chaudement*. Les deux adjectifs admettent le renfort de l'adverbe *bien* : *une bière bien fraîche*, *un café bien chaud* ; *une pièce bien fraîche* / *bien chaude*. Mais *frais* est plus souvent mélioratif dans les contextes physiologiques (*respirer l'air frais des montagnes*, *dormir dans des draps frais*, *prendre le frais*) et péjoratif dans les contextes sociaux (*réserver un accueil plutôt frais*, *se séparer fraîchement*), alors que, comme on a

vu, c'est l'inverse pour *chaleur* et ses dérivés. Leurs axiologies sont donc symétriquement opposées.

Quant à la tiédeur, elle n'a rien de neutre. La qualité du tiède relève toujours d'une évaluation. Parfois méliorative (*courants tièdes, pièce tiède et douce*), parfois négative (*bière tiède, café tiède*), mais toujours contrastant avec une autre sensation (*bière fraîche, café chaud, courants froids, pièce froide et peu accueillante*). En fait la tiédeur exprime le caractère strictement intensif de la chaleur. Il n'y a pas de gradation objectivante de la tiédeur (un peu, beaucoup, énormément tiède ?) mais bien une évaluation qui ne comprend que deux mesures comparatives : assez et bien. *Le biberon est-il assez tiède ? – Non, il est encore trop chaud.*

On ne croira donc pas tout à fait les dictionnaires quand ils disent que le tiède est un mélange de chaud et de froid. Si c'en est un état intermédiaire, c'est en raison d'une troisième et dernière propriété inhérente à la chaleur : sa temporalisation.

Qu'apprend la thermodynamique à l'honnête femme et à l'homme de bonne volonté ? Que la chaleur est un *transfert* d'énergie. La chaleur est ainsi un processus, quelque chose qui se déroule selon le temps. La sémiotique tensive entre ici aisément en accord avec la science physique. La chaleur, constituée par des valences tensives, est affaire de *tempo*. Très chaud : tempo vif ; tiède : tempo lent. Un café chaud est un café que l'on vient juste de préparer ; à l'opposé un café n'est tiède que s'il a refroidi. Dans les emplois dits « figurés », *chaud* fait bon ménage avec *vif* (*dans la chaleur de débats vivement menés*), la tiédeur s'allie à la douceur (*une journée tiède et douce*).

Les verbes dérivés de *chaud* exprime directement une accélération de tempo : *s'échauffer*, c'est augmenter son propre tempo ; *chauffer, échauffer*, c'est augmenter le tempo de quelqu'un ou de quelque chose, comme le rend si éloquemment, dans l'attente de l'artiste vedette, l'expression *chauffer la salle*. Le vieux verbe *chaloir* indique un empressement moral, une impatience ou une inquiétude manifeste aujourd'hui dans l'expression *être sur des charbons ardents*.

Il faut essayer de conclure. De ce parcours fragmentaire et désordonné, il me semble tout de même possible de formuler une synthèse à peu près tenable. Je définirai la chaleur par sa constitution entre le *pas assez* et le *trop*. La chaleur ne donne pas à ressentir simplement la sensation du chaud mais plutôt celle du *bien chaud*, du *tout chaud* ou même du tiède lorsqu'il ne s'agit pourtant que de confirmer son efficence. La chaleur coïncide

avec la possibilité de son évaluation, en quoi elle diffère d'autres qualifications (la grandeur, la vitesse, la difficulté...), certes toutes sujettes à l'évaluation mais non au point qu'elles ne puissent être objectivées. C'est cette objectivation qui manque à la chaleur. Elle n'a pas de limite extensive ; elle ne fait que circuler, sans distinguer les corps, les objets et les espaces interstitiels faits d'air ou d'eau. Certes la science, après avoir longtemps erré (gaz sans masse ? fluide élastique ?), a fini par « stabiliser » la chaleur. Mais elle l'a fait à partir du froid absolu. Ce faisant elle a rendu la chaleur totalement étrangère à ce qu'elle est pour nous, et contraire au témoignage de la langue. J'ai dû beaucoup errer moi-même avant de reconnaître la chaleur pour ce qu'elle est, parce que toujours des causes naturelles et objectivantes, sous la forme de feux, de chauffage, de cuisson, me donnaient à penser une chaleur mise à distance de moi-même et me faisaient *dévier* du sujet. Car c'est au corps propre que la chaleur ramène, toujours.